

Douna Loup

# L'embrasure

roman



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

MOPAYA, RÉCIT D'UNE TRAVERSÉE DU CONGO À LA SUISSE, avec  
Gabriel Nganga Nseka, L'Harmattan, 2010.

## L'EMBRASURE



Douna Loup

# L'EMBRASURE

*ROMAN*



MERCURE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2010.

*Pour l'homme du désert*  
*Pour Jean Léonard*



La forêt est grande, profonde, vibrante, vivante et vivifiante. Elle est quelque chose comme une femme qui voudrait l'homme sans lui dire. Quelque chose qui dit oui sous la robe mais qui s'est perdu dans la bouche, qui devient tendre dans l'humus et vous jette des ronces au visage. La forêt est comme ça, ici. Le sauvage sait y faire. L'attirance qu'elle éprouve à se faire explorer, elle la garde au-dedans, de la sève en puissance qui coule sous la terre, qui monte comme une odeur et vous emballe sur-le-champ. Même le ciel, au-dessus, ne reste pas indifférent. Qu'elle soit froissée après la pluie, comme les femmes qui préfèrent se doucher avant, qu'elle soit bouillante de soleil, comme celles qui brûlent après la porte d'entrée, la forêt, ici, elle ne laisse personne sortir indemne. Elle retient un peu de notre substance dans sa rivière profonde. Elle se charge d'enseigner l'ardeur.

J'aime chasser par ici. Ça sent meilleur que tout. J'aime traquer dans les feuilles, suivre la route du bois et débusquer la bête. C'est mieux qu'au bar. Mieux qu'un flirt.

Mieux que la sueur sur les femmes. Je dépense mon énergie positive. Je ramène sur moi du sang et des kilos de liberté fraîchement morte. Mieux que ce qu'on peut imaginer. Quand je tire, ce chevreuil ne sent pas venir sa fin. Rien à voir avec ces bêtes qui attendent et puis meurent à l'abattoir. Rien à voir avec ces idiots, au bar, qui ne pensent qu'à croire au prince charmant, quand tout le monde sait qu'elles n'ont rien à offrir. Que l'attente des bêtes, des bêtes stockées dans les élevages, nourries pour mourir en même temps, des bêtes qui n'ont même plus de sang dans les veines tellement elles sont produites pour finir sur une chaîne par l'électricité, des bêtes qui poussent comme des endives sur la fausse paille de l'éleveur. Je n'ai rien contre, il faut bien manger des escalopes dans les familles où l'homme ne part plus chasser. Simplement je ne compare pas. Il y a bête et bête. Il y a le sang traqué, coincé sous la peau fine, le poids sur la brindille qui fait un bruit de finesse et il y a le sirop de vitamines par intraveineuse, avec les farines fourrées dans la gueule. Le chevreuil que je tire, il a vécu l'élan et la faim sous le ciel, pas comme ces bêtes de fermes qui attendent juste leur fin.

C'est pour ça que je chasse le samedi en forêt. C'est pour ça que le soir je me sens bien. Et quand on conduit pour rentrer, quand on laisse choir nos corps d'hommes sur les sièges de la voiture qui sent la bête, on rigole et on chante ce qu'on veut.

Après les gars veulent que je vienne. Le verre du samedi c'est une habitude de loisir, une distraction tenace au corps.

Je fais souvent office d'être là, sans me sentir toujours des leurs.

Ce n'est pas que je n'aime pas m'amuser, il y a toujours quelque chose à faire, à dire, à boire ou à tirer. C'est juste qu'il me vient parfois comme une fatigue avant même de sortir de chez moi. J'aimerais entendre autre chose que leurs voix, je me souviens de la forêt et je tarde à me laver de son odeur. Il faut respecter le temps que ça me prend.

Parfois je garde la veste et je m'assois dans la cuisine. J'ai les mains couvertes de marques et je respire entre mes deux paumes. Il y a le souvenir du fusil et de la terre que j'ai agrippée, il y a le sang séché et la menthe sauvage écrasée. Je bois du thé froid. Deux verres entiers. Quand je rejoins la salle de bains, je mets mes habits en tas, c'est là que je quitte vraiment la forêt et que l'eau m'enlève son parfum. J'accepte l'eau de la douche sur mon corps, je me frotte fort avec du savon. Ce soir, je leur ai dit que je ne viendrais pas, mais je les entends arriver. Ils ne peuvent pas s'empêcher de venir, d'insister pour me tirer de là. J'entends leurs gros poings sur la porte, je ne veux pas qu'ils dérangent les voisins, alors bien sûr je les fais entrer. Ils sont là, les trois, les piliers, ils veulent voir ce que je peux leur servir pour qu'ils patientent. Juste le temps que je me fringue correct. J'insiste sur le fait de ne pas venir ce soir, que la fatigue est sur moi comme une louve et rien à faire pour s'en débarrasser. Mon canapé n'est pas si grand, mais ils s'y serrent pour une prune du grand-père. J'essaye de rester avec mon air pas participant, mes joues creuses et mes yeux en bas. Alors les gars ils comprennent qu'ils ne peuvent pas me forcer et ils

s'en vont après avoir fait le tour du salon. Je les entends redescendre dans l'escalier, parler avec leur force du samedi soir, avec leur envie de lumières, de bars, de dépenses et de filles à ramener. Je ne suis pas malheureux d'être seul. La chasse n'a rien donné, on a marché six heures pour pas un frisson, mais la forêt m'a payé tout son possible de froid et d'odeurs de sous-bois. Mon corps est bien défait, tout chauffé d'efforts continus. Demain, j'irai au stand de tir et je m'entraînerai comme il faut.

Le stand de tir est vide à neuf heures. La jeune femme a des marques bleutées sous les yeux, un abus de mauvais sommeil. Sa robe est comme d'habitude, trop courte et rose. Je n'aime pas, je trouve ça gênant. Elle n'est pas faite pour ce genre-là. Mais je ne suis pas venu pour elle ; alors je lui accorde du sourire avant d'aller user mes balles.

Les draps des cibles sont déchirés, au fond le mur est lézardé, je m'accoude et je caresse la crosse. Je savoure le silence alentour, j'imagine les feuilles qui bougent, le lièvre qui louvoie ou la perdrix qui se lève et j'appuie d'un seul coup. C'est assez bon de sentir que la cible est touchée. La balle va plus vite qu'une pensée. Le temps du doigt qui appuie sur la détente c'est le temps lent, celui d'après existe au son de l'impact. Je tremble un peu. Il me faut un deuxième café. Heureusement, la jeune femme le sait, elle me voit souvent et l'habitude lui dicte que je la paierai quelques francs pour un café de son thermos. Je le bois vite et sans sucre ; elle me redonne des balles, en laissant glisser la bretelle de sa robe le long de son épaule pâle. Elle la

remonte quand je m'éloigne. Je n'ai pas envie de voir plus de sa peau, elle en laisse déjà apparaître de trop, mon but c'est la cible là-bas, les coudes sur le bois et l'œil tendu. Ça me défoule un peu le sang, de m'entraîner comme ça, le matin. Surtout le fait qu'il n'y ait que moi. Je n'entends que le bruit de mes balles, pas de bruit de fond qui brouillerait la piste, le son pur de l'impact, de mon impact. Dans la forêt bien sûr c'est mieux, il y a la chute de l'animal et le son qui s'étouffe dans l'air. Mais il faut s'entraîner. Dans la forêt, une balle perdue le reste, il n'y a jamais de double chance.

Quand j'ai usé mon deuxième stock, je sors, le soleil est petit dans le ciel gris. Je trace sur le trottoir en direction de la boulangerie, comme ça j'aurai du pain chez moi.

En passant devant la rue du parc, j'ai envie d'aller longer le fleuve. Je descends jusqu'à lui. Il est un peu brun aujourd'hui le fleuve, tout chargé de boue que les torrents de pluie ont soulevée dans la nuit, mais il coule fort et ça me donne de l'entrain. Je ne pense plus à la faim de l'estomac, je pense aux muscles, au sang qui bouge et à l'oxygène qui le parcourt. Je pense au poisson qui file dans l'eau, qui laisse faire le courant et qui suit malgré lui sa route. Dans le sens caressant ou à rebrousse courant, leurs muscles lisses sous les écailles doivent fournir un maximum d'élan pour se faufiler là-dedans. J'ai essayé de pêcher trois fois avec Marc, qui m'en parle toujours comme la plus belle chose ici-bas, mais je ne suis pas patient comme lui pour attendre que ça morde et ça m'ennuie d'être immobile. Les poissons, ça se cachotte tout le temps, leur vie et leur mort

ne m'intéressent pas tant. Ça ne vaut pas la chasse. Ce moment dans l'effort des sens, dans la traque douce, constante. La bête de chasse c'est plus furibond, la forêt il faut la marcher, la connaître, la parcourir. Il faut s'y perdre, dans les pans de vallées toutes abandonnées, jusqu'à devenir une partie d'elle-même. Marc me dit que la pêche c'est pareil. Tu deviens l'eau près des rochers, les plis du courant qui s'emmêlent, tu cherches le poisson dans sa vie, dans sa logique, ses lieux, ses haltes. Tu deviens l'eau qui arrive autour.

Mais je ne suis pas fait comme une eau, je me ressens plus dans les broussailles, dans le sang des bêtes et dans leur course. Je me sens mieux comme une branche qui ploie ou une pierre posée, immobile. Je peux me fondre dans tout cela. L'eau j'aime seulement la voir couler. Comme maintenant, ce courant qui dévale, je me sens léger. J'achète du pain au coin de la rue, je remonte mes trois étages, je suis seul, ce dimanche, je crois que je ne verrai personne.

L'usine fait son turbin, je reste à ma place, en ligne pour satisfaire le rythme de fond, un bras qui prend, des yeux qui cherchent, une main qui coche, une qui tamponne et le colis qui s'achemine, tranquille, pour continuer la suite du programme. Heureusement que les fenêtres existent dans les étages de cette usine, sans ça je n'aurais sûrement pas pris un tel boulot où les heures s'empilent. La paye reste correcte sur le compte à la fin du mois, alors pour l'instant je me tiens coi, même si j'aimerais trouver une place qui me laisse en plein air toute l'année. Sans certificat de jardinier, ça se trouve au bol une telle aubaine. Je n'en parle pas de cette idée-là, il ne faut pas divulguer les rêves qui brillent librement dans la tête. Si on en parle, leur éclat tombe comme un vieux drap ou comme une femme qui se déshabille dans l'empressement, trop vite, je n'aime pas ça, il faut que l'homme puisse soulever la robe, dégager la peau par endroits et ouvrir et sentir et tordre. La nudité grande ouverte saccage toute l'imagination. Mes rêves je les garde pour moi et je leur interdis l'évasion. Quand les

gars me demandent ce que je vais faire, quand je parle d'un avenir où je n'irai plus le matin pointer mon corps dans cette usine, je reste dans le vague et je leur offre à tous une tournée, en trinquant à nos grands projets futurs qui ne savent pas comment voir le jour. Marc veut ouvrir son petit commerce, mais ses parents lui mettent la peur au ventre. Les trois autres, ils restent comme moi, figés et pas un mot sur leurs fantasmes. Puis Nello nous parle d'une belle femme et Yannick du film de la nuit, c'est comme ça que se finit le samedi.

Aujourd'hui c'est lundi, midi sonne, je sors avec mon sac pour aller au parc juste en bas. Je défoule mes jambes qui n'en peuvent plus et je sens mes bras qui se délassent de bouger dans l'air froid d'automne. J'aime aller avec de l'entraîn jusqu'au banc où je vois le lac et où je déplie le journal. D'abord je lis les titres. Ce n'est pas que j'aime particulièrement les histoires populaires du monde et les affaires d'icebergs qui fondent par en dessous, mais ça me donne de l'air. Après les quatre heures pleines de chiffres et de bruits de machines, il faut bien ça. Les titres m'invitent, je lis seulement quelques lignes au hasard, je tourne les pages, je me nourris de femmes visuelles et bien formées. Dans les pages sports, j'ai de l'espace pour rêver, je retrouve les visages des stars que les gens admirent dans le tramway ; toute cette foule du matin qui lit en chœur le journal gratuit, je deviens un des leurs à midi. Je parcours les nouvelles qui les ont fait aller bosser dans toutes sortes d'humeurs et rire pour une blague ou se choquer pour un petit encadré. Ensuite, j'ouvre mon sac de pique-nique et

je récompense mon corps en bon goût et en calories. Lise arrive, elle s'assoit tout près. À la sortie de l'usine, elle est passée s'acheter un sandwich à la boulangerie et elle s'y attaque. Elle parle de l'octobre magnifique et de la vue qui n'est pas mal non plus, je lui réponds que moi aussi j'aime ce qui est beau. Elle me demande si le travail me fatigue, comme elle qui rentre tout épuisée le soir ; je lui réponds que l'habitude forge le corps à ne plus se fatiguer et aide la tête à se préserver. Elle sourit, elle mange, je pose le journal, nous regardons le lac se perdre en bleus et en lointains reflets. Nous écoutons une pie voler et, comme la route n'est pas tout près, je peux presque l'entendre respirer, Lise, quand elle ramène ses cheveux dans son dos et qu'elle boit au goulot de sa bouteille d'eau minérale. Je peux même décrypter son odeur, un mélange de parfum, de sueur, de chewing-gum menthe et les cheveux shampoing abricot. Elle ne me plaît pas entièrement mais j'aime la regarder travailler, Lise, elle est une rangée plus loin, je la vois assise et penchée. Je comprends que son dos soit malmené de courbures à la fin de la journée. Ça ne fait que trois semaines qu'elle est là, je crois que de toute façon c'est seulement pour un temps, pour remplir son compte d'étudiante. Je pense qu'elle est contente de trouver un jeune comme moi, parmi toutes ces femmes d'expérience qui finissent leur café au restaurant de la boîte, en parlant de leur ménage ou des résultats de leurs plus grands. Moi, ça renouvelle aussi mes pauses d'avoir Lise avec qui parler. Elle est étudiante en lettres et je trouve que ça lui va plutôt bien au teint. Elle veut m'emmener à la bibliothèque pour que j'essaye de

prendre un livre, peut-être même d'y trouver de l'intérêt, c'est ce qu'elle espère car elle pense que les livres aident à vivre et à mieux penser. Je ne suis jamais allé à la bibliothèque et jamais personne n'a proposé de m'y accompagner, je pense que j'irai avec Lise et j'espère qu'elle sera bien habillée.

Grand-père Lou vient de sortir de sa nuit.

Ça se voit à ses cheveux qui font de la pagaille sur sa tête. Ses sourcils sont tout retroussés et ses yeux bricolent pour y voir. Il fait pourtant clair. La lumière est entrée avant moi, par toutes les fenêtres qu'il a ouvertes pour sentir l'automne sur son corps. Je le connais Lou, il aime ça, l'automne. Mais depuis qu'il n'a pas de femme chez lui il dort trop. Il ne sait plus précéder l'aurore, c'est l'habitude qui a foutu le camp et il n'est plus capable de rien. Comme si, sans sa femme à côté, il ne savait plus comment pisser, comment se lever, comment manger. J'espérais que l'automne le reprenne, mais il ne veut plus m'accompagner. « Tu comprends, c'est fini pour moi. »

Grand-père Lou, c'est lui qui m'a appris la forêt et la persévérance, c'est de sa parole que je les tiens sous ma peau. Il m'offre du café, je ne refuse pas, même s'il est tiède et qu'il me faut manger son mauvais pain d'hier avec. Il ne lui reste plus qu'un pot de confiture d'abricots faite par grand-mère Odette l'année passée. Je lui demande s'il sait

mon fusil, je vise précis, il s'approche et je tire avec le cœur à fond. Le silence seul rebondit en écho. Le cerf continue d'avancer, il passe devant moi, sans accroche. J'appuie à nouveau sur la détente. Rien.

Eva n'a pas mis de balle. Je suis un homme seul dans la forêt.

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 7 juin 2010.  
Dépôt légal : juin 2010.  
Numéro d'imprimeur : 76676.*

ISBN : 978-2-7152-3135-1 / Imprimé en France

**176819**